

Le requiem de Campra

Dans le square qu'elle traversait pour rentrer chez elle, sur un banc isolé, caché derrière un bosquet de rhododendrons, elle s'assit. La main ouverte sur ses yeux, elle laissa couler ses larmes, sans retenue... larmes où se mêlaient sa déception, sa colère... Comment avait-elle pu? Pourquoi avait-elle cru?... suivaient de gros sanglots qui la secouait.

- Vous, au moins, vous savez pleurer!

Une voix masculine. Devant elle, un homme, d'un certain âge, la regardait. Il répétait, admiratif :

- Vous, au moins, vous savez pleurer!

Elle renifla, leva les yeux. Il se pencha vers elle et répéta comme un compliment :

- Comme vous pleurez bien! Bravo!

Elle se moucha, s'essuya le visage, et répondit, agressive :

- Enfin une leçon que j'ai retenue! Apprendre à

pleurer! Laissez-moi seule, je vous en prie, éloignez-vous.

Il s'assit à ses côtés :

- Jetez ce kleenex, c'est une lavette! Tenez! Prenez ce mouchoir, je ne l'ai même pas déplié. Je l'ai pris dans mon armoire en sortant de chez moi.

Dans son regard, il y avait de l'intérêt et même de la bienveillance, rien à voir avec la drague habituelle.

- Désespoir amoureux bien sûr!

- Hé bien vous vous trompez! En 2008 les jeunes filles ont d'autres raisons de pleurer, croyez-moi!

- Votre santé? Un problème?

Elle éclata :

- Même pas! Je viens d'apprendre que j'ai échoué à mon concours. J'avais beaucoup travaillé. Je veux quitter Saint-Étienne. J'en ai marre du mauvais temps, de la grisaille, si j'avais réussi je me serais installée près de Nice, à Sophia Antipolis.

- Méfiez-vous, Nice? Une ville de vieux! La Côte d'Azur est la maison de retraite de toute l'Europe!

- Vous connaissez Nice?

- J'y ai longtemps vécu! Mais parlons de vous. Un concours se repasse. Vous allez le repréparer. Un repêchage est-il possible?

- Oui. Fin septembre.

- Séchez vos larmes! Allez voir vos profs. Voyez les corrections de vos épreuves. Vous verrez où vous avez raté.

- Non, je suis nulle, nulle, répétait-elle en

sanglotant. J'ai visé trop haut!

Des secousses saccadées secouaient son dos, ses épaules. Assis à côté d'elle, il la regardait.

- Comme vous avez de la chance de pleurer... Cela doit vous soulager, n'est-ce pas?

Il commenta :

- Un désespoir, délayé par des larmes, doit être plus supportable qu'un désespoir sec. Un visage mouillé, des joues ramollies, gonflées comme des éponges, des yeux qui rougeoient, cela doit faire moins mal qu'un désespoir, sec, qui durcit les traits.

Elle le regardait. Un vieux qui s'ennuie et qui a trouvé un prétexte pour bavarder?... Un cynique qui se réjouit devant un visage, jeune, décomposé par le désespoir?

Elle interrogea, brutale :

- Et vous, vous êtes vieux! Vous avez dû pleurer, souvent?

- Jamais! Mon éducation m'interdit les pleurs.

Et il se mit à raconter :

- Depuis la mort de mon grand-père, ma grand-mère vivait chez mes parents. C'est elle qui commandait. Mon père l'admirait et acceptait toutes ses décisions, ma mère obéissait, par force, mais je devinais qu'elle n'attendait que sa déchéance, ou sa mort, pour vivre enfin libre. Mon père était l'aîné, j'étais le premier petit-fils. En moi, résidaient toutes les espérances de la famille : il fallait faire de moi un homme fort. Dès que j'ai su marcher, elle exigeait de moi, que je pisse debout, m'a raconté ma mère, après

sa mort.

Elle répétait : « Les filles sont des pisseuses, elles doivent s'accroupir sur un pot », et elle m'expliquait : « Toi, tu as un zizi, tu dois t'en servir, sinon il se ratatinera comme une pomme reinette. D'ailleurs : Pisseuses - Pleureuses, cela va ensemble, cela rime et pourrait se chanter! ». Elle me menaçait : « Un garçon ne pleure pas. Si je vois une larme perler au coin de ta paupière, je te crève l'œil » et elle approchait son crochet ou son aiguille à tricoter de ma prunelle.

- Je me souviens de son geste car elle l'a répété souvent durant ma petite enfance et je n'ai jamais pleuré. Pourtant, j'ai affronté, comme chacun de nous, mon lot de peines et de souffrances.

Ma grand-mère est morte, ma mère a récupéré un peu d'autorité. Et puis je me suis marié. Ma femme, elle, pleurait beaucoup, et cela confortait les dires de ma grand-mère...

Enfin, il se tut. Elle ne l'avait pas interrompu, elle l'avait même écouté sans marquer d'impatience. Et, c'est elle qui le questionna :

- Est-ce vous qui la faisiez pleurer?

Elle insistait :

- Pourquoi? Vous la détestiez?

- Pas du tout, je crois même que je l'aimais. Elle était mince, longue, une vraie blonde, aux prunelles couleur de verveine.

Le visage du vieux monsieur s'éclaira. Il sourit :

- Elle était née au Puy, et, quand elle pleurait, ses yeux prenaient la couleur intense de cette liqueur. Son

visage se marbrait de tâches rouges. Je la regardais, satisfait des dégâts que j'avais causés, et moi, qui n'ai jamais goûté à une seule de mes larmes, je léchais ses joues mouillées, je la serrais contre moi. Je ne lui demandais pas de me pardonner, c'était impossible, je ne m'excusais pas, cela aurait été indigne de moi, j'affirmais à ma femme qu'elle se trompait, et qu'elle confondait autorité et méchanceté.

- Que lui reprochiez-vous?

- Pas grand-chose. Elle tenait bien notre maison. Elle m'avait donné une fille et c'est moi qui n'avais pas voulu d'autres enfants, de crainte de ne pas avoir de fils. Les années ont passé. Je ne me méfiais pas, comment aurait-elle pu moins m'aimer ou ne plus m'aimer? Nous vivions à l'étranger, ses parents étaient morts, sa famille éloignée. Quand je l'humiliais, elle se taisait, mais ne pleurait plus, même en cachette, car dans ses yeux vert verveine, aucune pigmentation rouge révélatrice de pleurs cachés. Notre fille a fait de brillantes études, agrégée de Lettres Classiques, elle enseigne dans un lycée français à Sydney. Quand elle s'est mariée, ma femme m'a quitté pour la rejoindre. Elle avait trouvé un emploi de bibliothécaire dans l'établissement où enseigne notre fille. Je suis grand-père de deux petites filles, je reçois de temps en temps de leurs nouvelles.

Il se tut enfin, elle le regarda et l'interrogea :

- Vous avez dû souffrir et ressentir l'échec de votre conduite.

- Non, l'éducation méditerranéenne forme des

hommes forts, durs à la fatigue, à la douleur, mais elle fait aussi des hommes durs de cœur. La tendresse, cela s'apprend et on ne me l'a jamais apprise. Chez nous, le regret n'existe pas, seul l'autre est coupable; mais aujourd'hui devant vous, je sens subitement comme un manque.

Elle profita de son aveu :

- Vous avez raison, c'est un manque. La vigne pleure au printemps, en laissant couler sa sève. La tige du figuier pleure du lait, le saule, le frêne pleurent. Toute la nature pleure, pourquoi pleurer vous serait-il refusé?

Elle précisa :

- Ne croyez pas que les pleurs sont toujours tristes, il y a des pleurs de joie, d'attendrissement.

- Mais oui, vous avez raison, je suis un infirme, et il se décida : apprenez-moi à pleurer.

Elle le regarda avec sévérité :

- C'est trop tôt, vous allez trop vite. Les larmes se méritent. Patientez...

Il la supplia, devint lyrique :

- J'aimerais que des larmes tièdes inondent mon visage, que mon nez enfle, rougisse, que mon visage enfin se décompose, devienne blet. Comme cela doit être bon!

- C'est trop tôt, je vous le répète. Mais vous progressez, car vous vous interrogez. La réponse viendra. Patientez.

- Vous avez raison, j'attendrai. Dessinez-moi une larme. Il répétait comme une prière, dessinez-moi une

larme.

Ce vieux bonhomme sec, autoritaire, n'avait rien du Petit Prince, mais une larme est plus facile à dessiner qu'un mouton. Elle sortit de son sac de quoi écrire, et une feuille de papier.

- Regardez, j'écris : larme, L A R M E. Si je supprime le R rocailleux, désagréable, à l'écoute, je dégage l'Â M E, l'â m e. La larme est une goutte qui contient la pensée, la sensibilité. C'est une pierre précieuse, qui roule sur votre joue, et que votre éducation trop rigide a voulu gommer.

Il se pencha, s'émerveilla :

- Vous avez raison, l'âme se cache dans les larmes...

Elle dessinait une larme, un ovale, un rond, des gouttes qui se suivaient sur son papier, comme un collier, comme un ruisseau.

- Donnez-moi ce dessin, mais d'abord signez-le. Quand je serai triste, je le regarderai et je reverrai votre désespoir. Et puis, donnez-moi votre adresse, voici la mienne. Merci de m'avoir écouté. Personne ne m'écoute, il est vrai que je ne vois pas grand monde. Quand vous aurez passé vos partiels, tenez-moi au courant. Merci encore, c'était bon de vous voir pleurer.

Elle promit.

Ils n'essayèrent pas de se revoir, mais dans les bibliothèques, chez les libraires, lui, comme elle, jetaient un regard à la recherche de l'autre.

En juillet, le vieux monsieur reçut un mot : elle avait passé brillamment ses partiels et elle avait obtenu le poste qu'elle briguait à Sophia Antipolis.

Elle aimerait le revoir avant de quitter Saint-Étienne, ce qu'ils firent. Pour fêter sa réussite, il lui offrit une soirée à la Chaise-Dieu, pendant le festival de musique sacrée. Il avait apporté le programme. Elle choisit : « le Requiem de Campra ».

Ils se retrouvèrent, comme convenu, le samedi 20 août dans le cloître de l'abbatiale. On les plaça près du gisant qui occupe la nef centrale.

Une lumière rouge inondait le chœur. Le silence. Pas un étournement, pas un raclement de gorge, pas un souffle. Les musiciens avaient pris place, le chef d'orchestre debout, immobile, attendait.

Subitement venant de derrière le jubé, un bruit monta qui allait s'amplifiant, un son rythmé, grave, alternait avec une musique aigrette... Des hommes avançaient, vêtus de noir, graves, sans qu'un muscle de leur visage ne bouge, ils frappaient sur des tambourins; des jeunes gens qui jouaient du fifre, suivaient.

Le bruit enflait, les lourds piliers se renvoyaient les sons qui montaient vers la voûte avant de redescendre dans la nef. Les musiciens marchaient lentement. L'éclairage rouge du chœur devenait un gribouillis de sang : Requiem! Aie pitié de nous! L'homme seul devant la mort, et son imploration. Que la mort soit acceptée et ne soit plus un sujet d'effroi.

Les tapisseries accrochées au-dessus des stalles ondulaient doucement pour suivre le rythme des tambours. L'abbatiale tout entière vibrait, devenait une nacelle prête à s'envoler. Au milieu de la nef centrale, la poitrine du gisant sembla se soulever et ses paupières de marbre s'entrouvrir.

Les chanteurs suivaient, tous jeunes, tous vêtus de noir, les robes décolletées des jeunes femmes laissaient voir des chairs dorées. Le bruit s'amplifiait et répétait son poignant : aie pitié de nous ! Un chant funèbre certes, mais plein de confiance et de tendresse. Sur son siège le vieux monsieur s'agita, se raidit, se courba. Il respirait de plus en plus vite, il tournait la tête dans tous les sens à la recherche d'une goulée d'air frais. Il écarta le col de sa chemise, et le déboutonna. Son visage s'empourprait. Tout son corps était pris de tremblements.

- Un malaise ? Vous avez un malaise ? interrogeait la jeune fille. Voulez-vous sortir ? Puis-je vous aider ? Elle prit une de ses mains entre les siennes. Le corps du vieux monsieur n'était que chaleur, son cœur extase^(*). Il secoua la tête.

- Non, non, laissez-moi.

Enfin des larmes jaillirent et ruisselèrent sur ses joues. Il ne les essuya pas ; les yeux à demi clos, il les laissait s'écouler.

- Comme c'est bon.

Il lécha ses lèvres, il savoura ses larmes, tièdes,

(*) Le syndrome de Stendhal - « l'art possède une force immense et peut transmettre une émotion absolue » -

comme il les avait rêvées, et il répéta comme un enfant :

- C'est trop bon!

Il pleurait, il pleurait, sur sa vie, sur son âge, mais il pleurait surtout de bonheur, de ravissement devant cette musique sacrée, ce requiem qui lui permettait de sortir de son humaine condition, et de communier avec l'ineffable. Les pleurs ravalés de son enfance, les pleurs refusés de son adolescence, les pleurs méprisés de son âge adulte, les pleurs moqués, exécrés des autres étaient acceptés, réhabilités.

À la fin de la soirée au moment de le quitter, la jeune fille, un brin moqueuse, lui chuchota :

- Faites attention, la larme au coin de l'œil, la goutte au nez, la bave au bord des lèvres vous guettent.

- Vous avez raison. Pleureuses - Pisseuses, l'un ne va pas sans l'autre, bientôt, je pisserai dans mon froc...

Quelques mois plus tard, installée à Sophia Antipolis, la jeune fille reçut une carte venant de Sydney :

« La clef qui ouvre l'âme et fait couler les larmes : le Requiem de Campra. Merci à vous ».

Fin